

## CHAPITRE XXXIII - LES MORTS DE CLAUDE ET BRITANNICUS

1/ Nous allons relever tous les ablatifs des lignes 16 à 29 et donner successivement leurs fonctions.

“Aemulatione” (l.16) et “metu” (l.18) sont deux compléments circonstanciels de cause du verbe de la principale “adgressus est”. “Veneno” (l.19) est un complément circonstanciel de moyen de ce même verbe “adgressus est”.

“Lucusta” (l.21) précédé de la préposition “a” est le complément d’agent du verbe au participe parfait passif “acceptum” : il a un épithète, l’adjectif indéfini “quadam” (l.20) et un nom apposé, “indice” (l.21).

“Opinione” (l.22) est le complément du comparatif de l’adverbe “tardius”.

“Ventre” et “moto” (l.22-23) se trouvent dans un ablatif absolu, donc une proposition participiale : “ventre” est le sujet du verbe au participe parfait passif “moto”.

“Manu” (l.24) est un complément circonstanciel de moyen du verbe “verberavit”, et “sua” est son adjectif épithète.

“Veneno” (l.24) est le complément de la préposition “pro”. Et enfin “cubiculo” (l.28) est le complément de la préposition “in” : le groupe prépositionnel obtenu est complément circonstanciel de lieu du verbe “coegit”.

2/ Nous allons à présent commenter un épineux problème de traduction posé par le bilinguisme de Néron et de Suétone, qui connaissaient aussi bien le grec que le latin et étaient tous deux capables de jouer sur les mots. La difficulté qui se pose alors aux traducteurs est double : ils sont invités à chercher un équivalent au jeu de mots en question, et par ailleurs ils doivent trouver le moyen de l’expliquer à un lecteur qui, lui, n’a aucune chance de s’y retrouver sans aide.

C’est le cas au § XXXIII pour la phrase suivante : “Nam et *morari* eum desisse inter homines producta prima syllaba jocabatur”. Néron plaisante après la mort de son père adoptif Claude, qu’il fait passer pour un idiot. On comprend qu’il joue sur la longueur de la voyelle o initiale, et qu’il prononce le verbe *morari* de telle manière qu’il signifie à la fois en latin “séjourner”, et en grec “être idiot”. Trois traducteurs ont successivement tenté d’affronter le problème : M. de La Harpe et Henri Ophellot de la Pause au XVIII<sup>e</sup> siècle, et plus près de nous, le grand latiniste Pierre Grimal.

M. de La Harpe traduit d’abord assez littéralement : “Il disait qu’il avait cessé de *demeurer* parmi les hommes, en allongeant la première syllabe”. Le choix du verbe “demeurer” est assez pertinent dans la mesure où il permet un jeu de mots approximatif avec “être demeuré”. Mais La Harpe perd la notion de jeu de mot exprimée par “jocabatur”, ce qui est dommage. Et surtout, il développe ensuite l’explication nécessaire au lecteur : “du mot latin qui signifie *demeurer*, de manière qu’il ressemblait à un mot grec qui signifie *être fou*”. L’explication est lumineuse, mais elle présente l’inconvénient d’être intégrée dans la phrase elle-même, ce qui induit en erreur : on pourrait penser que c’est Suétone lui-même qui a développé la glose, ce qui n’est pas le cas.

L’année suivante, Henri Ophellot de la Pause tâche de remédier au problème, mais en adoptant une solution mixte qui n’est pas très satisfaisante elle non plus. D’abord, il ne traduit pas fidèlement le texte : “en parlant de lui, il jouait quelquefois sur le mot de *morari*”. Ce faisant, il rend compte du verbe “jocabatur” mais plus du tout de “desisse inter homines”, qui disparaît. Ensuite, il continue à intégrer le commentaire à l’intérieur de la phrase censée avoir été écrite par Suétone : “qui signifie également *demeurer parmi les hommes* et *y faire des extravagances*”. L’explication est convenable, mais il ne tente même plus de chercher en français un équivalent au jeu de mots latin/grec, et il fait croire, comme son prédécesseur, que c’est Suétone qui l’a explicité. Et surtout, il se débarrasse arbitrairement de tout l’ablatif absolu “producta prima syllaba” qu’il renvoie dans une note inaccessible, en fin de volume, ce qui ne lui donne guère de chances d’être lue dans la foulée. Au total, cette solution signale globalement qu’il y a un jeu de mots, mais n’explique pas en quoi il consiste exactement, et ne dit pas qu’il implique une virtuosité dans le bilinguisme.

Enfin Pierre Grimal semble adopter la moins mauvaise des solutions. Il traduit aussi littéralement que possible le texte de Suétone, sans le dénaturer par la moindre glose : “Il disait pour plaisanter qu’il avait fini de “séjourner parmi les hommes”, en allongeant la première syllabe”. C’est exactement ce que dit le texte latin, mais le jeu de mots a totalement disparu en français, ce à quoi le traducteur se résigne. En tout cas, la note explicative de bas de page (c’est un verbe latin prononcé à la grecque) a le mérite d’être claire, et d’être immédiatement accessible, ce qui permet de sauver l’essentiel.

On peut donc conclure qu’il est toujours très difficile à un traducteur de rendre compte des jeux de mots, la plupart du temps intraduisibles d’une langue à l’autre, et cela d’autant plus lorsque le jeu porte sur deux langues à transposer dans une troisième... La solution de la note érudite est encore la moins mauvaise, parce qu’elle respecte le texte original, mais encore faut-il décider de sa place et de sa fonction dans la lecture. La rendre immédiatement accessible indique qu’on prend le parti d’impliquer le lecteur dans la construction du sens, ce qui est la solution moderne la plus “démocratique” ; mais ce faisant, on interrompt le fil de sa lecture. Renvoyer l’explication en fin de volume condamne cette note à n’être lue que par les spécialistes, mais indique aussi qu’on prend le parti de la fluidité, et qu’on préfère la réussite du style à la fidélité scrupuleuse : c’était bien le parti des traductions jusqu’au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Nos trois traducteurs sont donc bien représentatifs de l’évolution des critères de traduction au fil des siècles.